

Les Normaliens de 1882

Autor(en): **L.M.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **60 (1922)**

Heft 17

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-217168>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE
PARAISSANT LE SAMEDI

Rédaction et Administration :
Imprimerie **PACHE-VARIDEL & BRON**, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

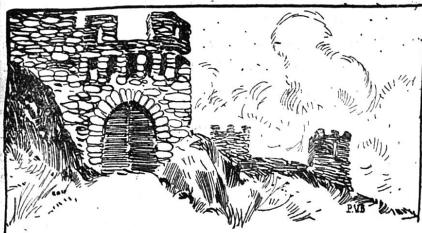
Pour les annonces s'adresser exclusivement à la

PUBLICITAS
Société Anonyme Suisse de Publicité
LAUSANNE et dans ses agences

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus.

ANNONCES
30 cent. la ligne ou son espace.
Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.



LES NORMALIENS DE 1882

Le samedi 29 avril 1882, à 10 heures du matin, dans la grande salle de l'Ecole normale, le directeur Delorme, entouré de son état-major, libérait une classe en remettant à chacun des soldats de celle-ci un papier, blanc pour le paradis, rose pour le purgatoire (en d'autres termes les brevets définitifs et provisoires). Le 22 avril dernier, on nous a prié de nous recueillir un instant le samedi 29 avril, pour commémorer cette date honorable. Nous ne savons combien de temps les candidats au brevet primaire sont tenus aujourd'hui sur le gril. Ce qui est certain, c'est qu'il y a quarante ans, cela chauffait fort. Le vieux document, placé sous nos yeux, et qui échappa au bûcher, témoigne que les épreuves commencèrent le jeudi 30 mars. Pendant un mois, ni plus ni moins, il fallut gravir chaque jour la côte de la Cité pour venir devant de respectables juges et alimenter le feu sacré d'où devaient sortir les lumières pédagogiques dont la patrie vaudoise avait besoin cette année-là.

On les compte — c'est de la classe de 1882 que nous parlons — sur les doigts d'une main ceux qui, aujourd'hui, vont poursuivre cette tâche ingrate : l'éducation de la jeunesse. Solennellement, devant les autorités, et en présence de nombreux représentants de plusieurs générations d'élèves, on couronnera deux ou trois vétérans qui ont enseigné sans arrêt, depuis qu'ils sont sortis de la vieille maison, dans la même commune. Ils nous ont dit l'autre jour, alors que nous étions réunis une bonne douzaine, leurs joies, leurs peines : ils peuvent être fiers de la tâche accomplie.

Ce n'est pas sans une secrète mélancolie que nous nous sommes revus. Signe caractéristique : il n'y a eu aucune chanson, seuls quelques chœurs très doux, spontanément et discrètement entonnés. Si la soixantaine est là, le cœur reste à la bonne place. Il y a eu même un événement remarquable : l'un des nôtres, que nous n'avions jamais vu dans nos réunions de classe, s'est ravisé, et nous l'en avons accueilli avec d'autant plus de joie. Puis, des portraits ont circulé. Voilà par exemple un superbe colon — c'est une manière de parler, car il s'agit d'un professeur, établi là-bas, non pas près, mais loin du village ; voilà, disons-nous un des nôtres, en villégiature dans la campagne américaine ; tête chenue, au milieu de sa famille et de ses élèves. On devine qu'il n'a pas oublié la mère-patrie ; peut-être même pense-t-il à ses vieux camarades, et si la télépathie n'est pas un vain mot, il aura tressailli d'émotion tandis que nous parlions de lui et de la partie de quilles où, un jour — quelle poigne — il lui resta une manette dans la main.

La lettre de convocation disait : « La dernière ne

sonne pas, mais nous n'en entendons pas moins une note grave : celle du quarantenaire. » Il est certain que nous ne sommes plus jeunes, si nous en croyons nos états civils. Le souvenir, heureusement, est une fontaine de Jouvence. Nous nous y sommes baignés et voilà que, secouant pour quelques heures nos préoccupations d'hommes conscients de leurs devoirs, nous sommes redevenus absolument ce que nous étions autrefois. Aussi, pourquoi ne reprendrions-nous pas ce salubre exercice, d'autant plus que sur 23, c'est 17 qui restent sur le pont, bravant les orages de la vie.

En attendant, et pour terminer ce bref palabre, rappelons aux jeunes se croyant déjà des vieux, parce qu'ils n'ont plus vingt ans, que le printemps est de tous les âges. Ne pouvons-nous pas, chaque année, en cueillir les fleurs ? L. M.



ONN'ORDONNANCE

NOINON Dzoïet de Tsezeu s'étai rontu on bré ein sé foteint avau la tète de recoo yo l'étai zu ein déguelhi po fère la patouira. Lo valet à la sadze-fenna, qu'étai dein lé mouscatéro, mâ qu'avai risqué d'it're dein lé chasseur à tsévu, chaîté su sa Lise, onna balla cavala, et part au décime galo tant qu'à Losena, queri lo mândzo po veni rapistolâ lo bré à Toinon. Ye lo trova justameint tsi li et lo pria de veni tot lo drâi à Tsezeu, que Toinon étai gaillâ moo. Lo mândzo, qu'étai on tot à fé bon et brav'homme, fa mettré la salla à son tsévu et part illicô. Ein passeint à Remanè, Dâvi à la Lisette que lo vâi, lo criè po allâ tsi li vère son frère qu'étai malâdo. Lo dotteu lâi dit :

— N'é pas lo teimps dein stu momeint ; mé faut vito corré à Tsezeu !

— Mâ, monsu lo dotteu. repond Dâvi, vo ne vo z'arriterâi pas ; veni adé ! mé recoumando !

— E-te au lhi, voutron frère ?

— Na, ye s'é levâ s'ta véprâo, et lo vouâte-lé chetâ devant lo catze-bori.

— Qu'è-te que l'a ?

— On n'eim sâ rein : ne pâo pas medzi et n'a rein d'acquouet.

— Eh bin ! dépatzein-no dé lo guegni, câ su pressâ.

Lo mândzo s'approuzè dâu malâdo, lâi dit de trairé la leinga, et ve tot de suite cein que l'avâi. Ye demandé dâu papâi po écrire n'ordonnance, mâ n'eim avâi rein à la maison.

— Va-t'eim vito ein demandâ onna folhe âo régent ! dit Dâvi à sa boëba.

Et sein décheindrè de tsévu, ye preind on bocon de griâ rodze, l'écrit l'ordonnance su la porta de grandze, lau dit de la copyi po allâ queri lo remâdo et part âo trot po Tsezeu yô ye remettè lo bré à Toinon.

Cliâo bravè dzein de Remanè voilliront copyi

l'ordonnance, mâ pas fotu : ne lâi compregnon rein dâo tot, ne saviont pas recougnâtrè lè lettrè, ne lâi veyont qué dâu fû et de la paille de fer. L'éfiont dein ti lâo z'états avoué cliâ diabllia d'ordonnance, quand lo père-grand qu'étai on tot malin, dese :

— Sédè-vo cein que faut fère ?

— Et quié ?

— Ye faut etsellâ lo gros tsai, dépeindrè la porta de grandze et la menâ à Losena ; l'apotiquière verra li-mêmo cein que lo dotteu a écrit.

— Vo z'âi réson, père-grand, no vein applèyi et parti tot tsaud.

Et ye firon coumeint avâi de lo père-grand.

Eh bin ! lé dzein de Losena, que sont portant prâo rusâ, n'ont jamé pu savâi porquiet, on dévè lo nê, lâi avâi devant onna framacie, on tsai à etsila, su ci tsai on gros lan, et su ci lan on framacien à quatre. A. R.

* * *

Ein liésait lou Conte de la senâna passâ, su tzaï su ou'n'histoire iô on s'ôquippé de mê.

L'ami P. A. G. a-te volu mé bouta per la langua dâo mondou ? Ne craïou pas et pou mé tzaudrai, por mé è rizu tot mon saouï, et tot vieillou et corbâ que su, mé su redreché.

Frantzemeint ya dé quiet, tota ma via mé su z'âo crullié la teïta ein mé demandâit : Que porrai-tou bin faire d'estra por qu'on ne l'ubliâ pas tot à fé quand on yadzou te medzèré lè salerdés per la racena ? Jamais n'è pu trovâ oquie ; l'ami P. A. G. est z'âo pe avu quiet mè et, azai sein lou vulliaï, l'a trovâ dao proumier coup. C'est on servico qu'ie m'a reindu, assebin quand ei veindret mè trovâ, ari adé por li dé quiet tzerdjer sa pipa avoué dao bon et vretabliou supérieur.

Tot parein faut pou po dévini célébrou.

Su ce, onna bouna pougna de man.

C. S. daô Tzenet.

LE MIRACLE DE LA FONDUE

QUAND le train eut laissé sous un blanc nuage les dernières vignes de Versoix, Albert Despâquis se sentit oppressé. Ce convoi s'élançant sur Lausanne, c'était bien un peu le convoi qui s'éloigne du rivage aimé ! Et Albert en venait à se comparer au voyageur qu'attendent les terres lointaines et inconnues.

Ce soir de septembre prêtait aussi à la mélancolie. Déjà, les lampes électriques avaient balayé les dernières lueurs d'un jour pluvieux. L'averse frappait les vitres, y dessinait de multiples ruisseaux : à peine pouvait-on distinguer le reflet jaune des lampes, qui courait sur le talus, traversait les poteaux, volait sur les fils du télégraphe.

Des quatre voyageurs, deux somnolaient, le troisième clignait des yeux pour mieux lire son journal. Despâquis, en proie à ses mornes pensées, se laissait prendre à la polka monotone des essieux.

Il était donc neurasthénique ? Pas le moins du monde. Connaissez-vous d'ailleurs un Genevois atteint de cette fâcheuse affliction ? Non, Despâquis était triste parce qu'il quittait Genève, son Vieux-Faubourg, ses amis, parce qu'il brisait en une heure de train, ses petites habitudes de tous les jours. Evidemment, de Genève à Lausanne, la distance est peu de chose, mais, voyez-vous, on a beau être tous du même pays, on n'en conserve pas moins ses fa-